

Dumez Hervé (2007) "Quand Wittgenstein rencontre Popper Ou comment tisonner le débat intellectuel", *Le Libellio d'*, Aegis, volume 3, n° 3, été/automne, pp. 1-9

Sommaire

1

Quand Wittgenstein rencontre Popper
Ou comment tisonner le débat intellectuel
H. Dumez

MÉTHODOLOGIE

10

De l'étude de cas à l'analyse comparative fondée sur une typologie :
le "*typological theorizing*"
D. Bayart

14

De l'analyse critique des typologies bricolées
C. Curchod

18

Règle et compréhension des phénomènes linguistiques
Séminaire avec D. Fattier & B. Laks
J.-B. Suquet

35

Rodin, le Balzac et l'étude de cas
H. Dumez

40

Programme des prochains séminaires AEGIS

Les autres articles de ce numéro & des numéros antérieurs sont téléchargeables à l'adresse :

<http://erg.polytechnique.fr/v2/aegis.html#libellio>

Quand Wittgenstein rencontre Popper Ou comment tisonner le débat intellectuel

Ce texte est dédié à la mémoire
de Jacques Girin,
grand connaisseur de l'oeuvre de Popper¹.

Quoi qu'automnale, la nuit qui est tombée sur Cambridge est froide. C'est le vendredi 25 octobre 1946. Dans l'après-midi, Wittgenstein a tenu son séminaire qui a lieu deux fois par semaine, dans une tour de Whewell's Court. Ce jour-là, le thème était : « Qu'est-ce que se parler à soi-même ? ». Puis Wittgenstein a pris rapidement quelques sandwiches végétariens. A 16h, à Trinity, dans la pièce même où travaillait Newton, dont les lois tenues longtemps pour définitives et intangibles ont été finalement falsifiées, Karl Popper et Bertrand Russell ont pris le thé. Popper a ensuite été invité à une *high table* à King's College. Dans le bâtiment qui jouxte la célèbre chapelle de ce dernier, un peu sinistre dans la nuit glacée (ses vitraux, déposés par peur des bombardements, n'ont pas encore été remontés), salle H3 (premier étage, escalier H) qui rassemble à peine habituellement une quinzaine de personnes, se sont entassés une trentaine de doctorants et professeurs de philosophie de Cambridge, ainsi que des scientifiques s'intéressant aux questions philosophiques. Vu l'exiguïté de la salle, beaucoup sont debout. Il est vingt heures trente. Un feu timide brûle dans la cheminée (le chauffage central n'a pas été installé – il ne le sera qu'après le terrible hiver 47 - et on est en période de sévère rationnement). Mrs Braithwaite, épouse du professeur de philosophie de King's College est assise sur l'appui de fenêtre, comme à son habitude. Quand elle croise ou décroise les jambes, elle plonge dans l'émoi cette assistance masculine (Elisabeth Anscombe, l'élève préférée de Wittgenstein, n'a pu se libérer et s'occupe de ses deux enfants).

C'est le séminaire de philosophie le plus brillant d'Angleterre (et certains diront du monde philosophique...), le Moral Science Club. Dès qu'il est arrivé à Cambridge, Wittgenstein a imposé un changement des règles en demandant qu'il y ait un président de séance (*chairman*). Pendant trente-deux ans, Moore a assumé cette fonction. Depuis quelques années, Wittgenstein lui-même l'a remplacé. Ce soir-là, Popper est l'intervenant invité. Il vient d'être nommé à la London School of Economics. Ils sont trois devant le feu, Popper, Russell fumant sa pipe sur son *rocking chair*, et le *chairman*.

La scène va durer dix minutes. Popper l'a racontée dans son autobiographie, *La quête inachevée*. Il a choisi comme thème de son intervention : « Existe-t-il des problèmes philosophiques ? » Il sait que, pour Wittgenstein, la réponse est évidemment non. Pour ce dernier, les « problèmes philosophiques » sont des emmêlements dus au langage qu'on ne peut démêler que par le langage lui-même pour les dissoudre. Popper a anticipé la réponse de Wittgenstein, et il a donc préparé une série de problèmes qu'il estime, lui, philosophiques. Wittgenstein les a écartés un à un, puis s'est énervé. Il a saisi le tisonnier (« *poker* »). Dans l'ardeur de la discussion, il le brandit de manière menaçante à l'encontre de Popper. Il lui pose une question péremptoire : « Donnez-moi un exemple de règle morale ! » Popper lui répond : « On ne menace pas les inter-

venants invités avec des tisonniers ». Wittgenstein, en rage, jette le tisonnier dans la cheminée, traverse la salle et claque la porte.

Quand paraît le livre, bien après la mort de Wittgenstein, les survivants de la scène sont scandalisés. Beaucoup accusent Popper d'avoir menti. Chacun, pourtant, présente sa version des faits, et toutes sont contradictoires entre elles, et contradictoires avec celle de Popper : l'un pense que Wittgenstein est sorti avant la plaisanterie de Popper, d'autres peut-être après. Rappelons que tous les participants au séminaire sont des philosophes et des savants de premier plan, des spécialistes du fait scientifique, de ce qu'est le réel.

Popper a-t-il menti ? S'il l'a fait, est-ce délibérément ? L'enquête suppose un long cheminement : il passe entre autres par Vienne, la personnalité des uns et des autres, la question de l'essence de la philosophie.

Vienne et les deux parallèles

Ludwig Wittgenstein est né en 1889, Popper en 1902, tous deux à Vienne. Wittgenstein, dans une des familles les plus riches d'Autriche, fortune colossale. Popper d'une famille bourgeoise (son père est un avocat établi et fortuné). Tous deux d'origine juive, mais totalement assimilés : le grand-père Wittgenstein s'est converti au catholicisme et a interdit à ses enfants de choisir leurs conjoints parmi la communauté juive. Seul le père de Wittgenstein a désobéi, même si son épouse est d'une famille elle aussi convertie au catholicisme. Les Popper, quant à eux, ont opté pour le protestantisme. Wittgenstein s'est engagé dans l'armée autrichienne, comme volontaire, lors de la Première Guerre Mondiale. Popper était trop jeune. Les deux familles sont passionnées de musique. Bruno Walter est de la famille de la grand-mère de Popper et fréquente le palais Wittgenstein², près de la Karlskirche, comme Brahms l'avait fréquenté avant lui (son célèbre quintette pour clarinette y a été créé). Ravel a écrit son concerto pour la main gauche pour le frère de Wittgenstein qui, concertiste de grand talent, a perdu un bras lors de la Première Guerre mondiale. Les Popper fréquentent les concerts. Les musiciens viennent jouer chez les Wittgenstein. Rosa Graf, la soeur de Sigmund Freud, est une amie des parents de Popper. La soeur de Wittgenstein, Margarethe, fait la connaissance du docteur Freud dans les années 30 et Freud l'analyse pendant deux ans. Le jour même où il quitte Vienne, chassé par les nazis, il lui envoie un exemplaire dédicacé de *l'Avenir d'un illusion*. Popper, comme Wittgenstein³, penseront beaucoup de mal de la psychanalyse. La crise de 29 fait s'évanouir la richesse des Wittgenstein. Néanmoins, une partie de leurs avoirs a été placée à l'étranger, et ce qui reste de cette fortune demeure malgré tout conséquent. Elle servira à acheter leur liberté lors d'après négociations avec le régime nazi lorsqu'il aura mis la main sur l'Autriche. La famille Popper se trouve réellement ruinée.

Pourtant, Popper et Wittgenstein ne se sont jamais rencontrés dans la capitale autrichienne. Ils auraient dû, en fait, au Cercle de Vienne.

Moritz Schlick en est le fondateur. Tous les jeudis soirs, au rez-de-chaussée de l'institut de physique et de mathématique, dans la Boltzmanngasse, le rituel est immuable. Devant le tableau, des chaises sont arrangées en arc de cercle. Dans le fond, une table, où s'installent les fumeurs et ceux qui veulent prendre des notes. Il y a là Carnap, Otto Neurath, Gödel, une vingtaine de participants au total. Quelquefois Quine, Einstein, Tarski. La séance débute quand Schlick demande le silence et lit la lettre d'un éminent correspondant : Einstein, Russell, Hilbert, ou Bohr. Puis le débat commence sur un point qui a été fixé la semaine précédente. Il s'agit de tordre le cou à la

grande métaphysique et à l'éthique. Il n'y a et ne peut y avoir que deux types d'énoncés valides : les tautologies de type mathématique et les énoncés susceptibles d'être validés empiriquement. Lorsqu'il publie son manifeste en 1929, le Cercle se met sous l'autorité de trois figures : Einstein, Russell et Wittgenstein.

La parution en allemand, en 1921, du *Tractatus logico-philosophicus* de ce dernier a été une révolution. Russell s'est trouvé relégué au rang d'ancêtre un peu dépassé. Pendant une année complète, le Cercle a commenté, phrase à phrase le livre, deux fois de suite. A l'époque, Wittgenstein qui avait laissé tomber pendant plusieurs années la philosophie et la recherche pour être instituteur dans des villages reculés de Carinthie, est finalement rentré à Vienne. Durant deux ans et demi, il construit pour sa soeur Margarethe une villa, manifeste de l'architecture moderne, dans la Kundmannngasse, qui sera achevée en janvier 1929. Le fils de Margarethe est un élève de Schlick. Elle invite le professeur et organise une rencontre avec son frère. La femme de Schlick voit son mari revenir ce jour-là, extatique, rayonnant, incapable de dire un mot. Il estime avoir rencontré un génie. Wittgenstein est membre honoraire du Cercle mais il n'assistera à aucune des réunions du jeudi. Il accepte de discuter avec Schlick au palais Wittgenstein, ou à l'appartement de Schlick situé quelques dizaines de mètres de là, toujours dans la Alleegasse. Wittgenstein finit par consentir, à reculons, à ce que quelques autres membres du Cercle participent à ces échanges : Carnap, Waismann, exceptionnellement Feigl. Quelquefois, Wittgenstein refuse de parler philosophie : il se tourne vers le mur, présentant son dos aux auditeurs, et récite des vers. A l'époque, son poète préféré est Rabindranath Tagore. Carnap est stupéfait du contraste entre l'interprétation donnée du *Tractatus* par le Cercle et le côté mystique de son auteur. Néanmoins, en février 1933, Ayer explique dans une lettre que Wittgenstein est un dieu pour tous les membres du Cercle.

Popper, qui a lu le *Tractatus* pendant qu'il faisait sa thèse (soutenue en 1928), ne rêve que d'une chose : être admis au club. Mais Schlick est à son jury de thèse et n'est guère impressionné par son travail. Lorsque Popper publie la *Logik der Forschung* en 1934, l'ouvrage est aussitôt salué par Einstein. Popper va-t-il enfin être admis ?

Non, car deux ans plus tôt, il a commis un sacrilège. Le Cercle n'est pas le seul à Vienne. Heinrich Gomperz a par exemple fondé un séminaire en histoire des idées, connu comme le Cercle Gomperz, auquel assistent parfois des membres de l'autre. En décembre 1932, Popper est invité comme conférencier et Schlick comme Carnap participent à la séance. A cette époque, Popper travaille sur son manuscrit et il espère le voir publier dans la collection que dirige Schlick. Il souhaite surtout pouvoir être admis dans le Cercle de Vienne. Mais Popper est ainsi fait : surtout lorsqu'il est tendu, il sombre dans la provocation et l'agression verbale. Il a tendance à se poser comme un opposant ; non pas, *un* opposant mais *L'*opposant ; et surtout l'opposant victorieux. Il expliquera plus tard avoir triomphé de Platon, de Marx, de Freud. Ce soir-là, il ne peut s'empêcher d'attaquer de front Wittgenstein, l'accusant d'être comme l'Église catholique : interdisant la discussion sur tous les sujets à propos desquels, lui, Wittgenstein, n'a pas de réponse à fournir. Dans une lettre à Carnap, Schlick se déclare scandalisé. Il aura l'élégance de recommander la publication de l'ouvrage de Popper lorsqu'il sera achevé, mais il lui barre l'entrée du club. Par la suite, Popper soulignera toute sa vie qu'il a toujours été très éloigné des thèses du Cercle, que sa théorie de la falsification s'est construite contre tout ce que le Cercle avait tenté de faire. Il estimera qu'il est la cause première de la mort du positivisme logique.

Tragique métaphore, car le 21 juin 1936, Schlick est assassiné de quatre balles de revolver par un de ses étudiants qui l'accusait d'avoir une liaison avec une condisciple

dont il était amoureux. C'est au meurtre de son fondateur que le Cercle ne survit pas. Ironie de l'histoire, Popper, dont la *Logique de la découverte scientifique* n'est traduite en anglais que très tardivement, sera le plus souvent associé au Cercle de Vienne, comme s'il en avait été membre.

En 1936, ayant fui l'Autriche annexée au Reich, il est en Angleterre où il cherche un poste. Une première fois, le Moral Science Club de Cambridge l'invite pour une intervention. Il y parle du problème de l'induction, le centre de sa théorie. Ce jour-là, Wittgenstein est au lit avec la grippe.

Le 25 octobre 1946 est donc bien leur première et seule rencontre.

Les deux hommes

Wittgenstein a tous les traits du génie, et il en a notamment le caractère insupportable : la plupart de ceux qui l'ont croisé parlent de cette impression, palpable, de se trouver face à un génie. L'occasion la plus étrange est le rapport de Moore pour sa thèse. Wittgenstein a déjà écrit le *Tractatus*. Moore et Russell pensent qu'il faut le présenter comme thèse de doctorat. Dans le rapport demandant la soutenance, Moore écrit : « Mon opinion personnelle est que la thèse de M. Wittgenstein est un travail relevant du génie ». Lors de la soutenance, les trois professeurs commencent à bavarder, puis Russell se tourne vers Moore : « Bien, vous êtes le professeur, il vous faut poser quelques questions. » S'ensuit une discussion à bâtons rompus. A la fin, Wittgenstein se lève, tape sur l'épaule des trois membres du jury, et dit : « Ne vous en faites pas, je sais bien que vous n'y comprendrez jamais rien. » Lors de ses études d'ingénieur, il a conçu un moteur d'avion révolutionnaire qui préfigure le réacteur. En tant qu'architecte de la villa de sa soeur, il a réalisé un modèle. Quand il regarde quelqu'un, ses yeux bleus sont intenses et, entourés d'un grand cercle blanc, extrêmement déstabilisants. Il n'a aucune notion de ce que peut être un rapport humain normal, policé. De but en blanc, il casse tout cadre habituel. Un jour qu'il se promène dans la campagne en compagnie d'un collègue et de sa jeune femme, cette dernière s'arrête et a le malheur de prononcer la phrase : « Quel bel arbre ! », il se tourne brusquement vers elle et lui demande avec une telle véhémence : « *What do you mean ?* » qu'elle fond en larmes. « *What do you mean ?* » est sa question la plus terrible, au coeur de toute sa pensée, et il a tendance à l'asséner à ses interlocuteurs. Ses étudiants, particulièrement ses doctorants, abandonnent souvent la philosophie après avoir été victimes de sa direction. Les *tutorials*, souvent menés en arpentant les pelouses de King's College ou au cours de longues marches dans la campagne, sont extraordinairement éprouvants intellectuellement. Le 12 juin 1940, c'est Isaiah Berlin qui est l'invité du séminaire sur le thème : « Comment peut-on élaborer une connaissance des états mentaux intérieurs d'une autre personne ? » Il y a quelques questions, puis Wittgenstein prend la parole. « Non, non. Ce n'est pas la bonne façon de prendre le problème. Arrêtons la philosophie. » Après une heure de discussion, Wittgenstein se lève, serre la main de Berlin : « Très intéressante discussion. Merci. » Puis il quitte la salle. Berlin abandonne la philosophie ce jour-là. Quand il arrive au séminaire, le 25 octobre 1946, Wittgenstein ne sait pas grand chose de Popper. A Peter Munz qui lui a parlé de lui quelques semaines avant, il a simplement répondu : « *Popper ? Never heard of him.* »

Ce n'est pas le cas, on l'a vu de Popper. Depuis le moment où il faisait sa thèse, Wittgenstein est sa bête noire. Essentiellement, comme il le dit, le Wittgenstein du *Tractatus*, la seule oeuvre publiée du vivant de son auteur. Le tournant qu'a pris Wittgenstein, qui ne sera pleinement connu qu'après sa mort, avec la publication des no-

tes de ses élèves et de ses carnets, Popper n'est pas censé le connaître. Wittgenstein est pour lui l'inspirateur du Cercle de Vienne. Ses oeuvres à lui sont pleines de notes aigrement critiques pour son compatriote. Longtemps après la mort de ce dernier, il continuera à le poursuivre de sa vindicte. Popper a connu de dures années à Vienne dans les années 30. Sa famille est ruinée, il est reconnu par Einstein, Gomperz ou autres, mais le Cercle de Vienne lui a été fermé. Il a fui l'Autriche devenue nazie. Il a cherché un poste à Cambridge, mais quand on lui en a proposé un, il avait déjà accepté de partir en Nouvelle Zélande où il passe le temps de la guerre. En 1946, il a été nommé à la London School of Economics. Mais ce n'est, à ses yeux comme à ceux de l'*establishment* universitaire, ni Oxford, ni Cambridge. Il se venge en déclarant un jour qu'il y a cent cinquante philosophes à Oxford et pas de philosophie. Ses séminaires à la LSE sont extrêmement brutaux. Un jour, un étudiant pose une question un peu confuse. Popper lui rétorque sèchement : « Je ne comprends rien à ce que vous dites. » L'étudiant, bafouillant, tente de reformuler. Popper : « Maintenant, je comprends ce que vous vouliez dire et j'estime que cela n'a ni queue ni tête (« *nonsense* »). » Les étudiants anglais, peu habitués à de telles pratiques, cessent d'assister à ses cours. En 1946, Popper a révolutionné la pensée de la science et il a également révolutionné la philosophie politique avec son livre, qui vient de paraître, *La société ouverte et ses ennemis*. Il y attaque Platon comme le père du totalitarisme (une professeure de Cambridge a interdit à ses élèves d'assister au séminaire en raison de la manière dont Platon a été traité dans l'ouvrage), Marx et, bien sûr, Wittgenstein. Il a soumis le manuscrit à Cambridge University Press qui l'a refusé. Il suspecte CUP de n'avoir apprécié ni les attaques à l'égard de Platon, ni celles à l'égard de Wittgenstein.

Très clairement, Popper vient au séminaire pour en découdre. La question qu'il a choisie est elle-même une provocation : comme on l'a dit, il sait que, pour Wittgenstein, il n'y a pas de problèmes philosophiques. Ceux qui se pressent dans la salle le savent aussi. Ils viennent bien assister à un duel.

Le troisième homme

Devant le feu, cheveux blancs, soixante-quatorze ans, la pipe à la bouche, il y a également Bertrand Russell. Il ne vient plus souvent au séminaire, réprouvant la tournure prise par la philosophie à Cambridge sous l'impulsion de Wittgenstein. La relation avec les deux autres héros de la soirée est compliquée.

Lorsqu'il a vu débarquer Wittgenstein, il était au sommet de sa gloire. Et il a été impressionné par le génie du jeune homme. Pour la première fois de sa vie, il s'est avoué intellectuellement dominé. Quand Wittgenstein a écrit le *Tractatus*, il lui a demandé de le commenter avec lui, ligne à ligne. Il en a écrit la préface (c'était la condition mise par l'éditeur pour publier ce livre abstrus et Wittgenstein a estimé, malgré la lecture en commun, que cette préface manifestait une profonde incapacité à comprendre le livre). Pour Wittgenstein, à l'époque, Russell est pourtant un maître. En un sens, le *Tractatus* n'est qu'un prolongement – avec corrections – de l'oeuvre de Russell. Malgré un soutien constant à Wittgenstein de la part de Russell, les deux hommes se sont éloignés. Russell double son oeuvre scientifique de livres de philosophie grand public. Lors de la Première Guerre mondiale, il est en prison pour pacifisme pendant que Wittgenstein est au front, rédigeant le *Tractatus* (dont Popper, ignorant qu'il fût écrit dans les tranchées, dira méchamment qu'il sent à plein nez le *Kaffehaus* viennois). Pour Wittgenstein, Russell n'est plus que l'ombre de lui-même et se perd dans la superficialité. Russell quand à lui reconnaît toujours le génie du

jeune homme du *Tractatus*, mais il a tendance à considérer que l'évolution de Wittgenstein vers une philosophie ne s'intéressant qu'au langage et ses jeux est une impasse stérile. Pour lui, la bombe atomique est par exemple un problème philosophique, contrairement à ce que pourrait en penser Wittgenstein.

Popper, depuis ses débuts, a reconnu le génie de Russell. Il admire autant son style clair et maîtrisé que la hauteur de sa pensée. En 1959, lorsqu'il écrit une postface à la *Logique de la découverte scientifique*, il demande à Russell l'autorisation de la lui dédier (finalement, la dédicace n'apparaîtra pas). Il a envoyé tous ses livres à Russell mais il n'y a en revanche pas d'indication que ce dernier les ait lus. A sa mort, l'exemplaire de la *Logique de la découverte scientifique* de sa bibliothèque a été retrouvé les pages n'étant pas coupées. Et quand Popper lui demande de recommander au public américain *La société ouverte et ses ennemis*, Russell lui explique qu'il a déménagé et qu'il ne retrouve plus son exemplaire.

Que s'est-il passé dans l'appartement de Newton autour du thé ? Les deux se sont-ils entendus contre Wittgenstein et son approche purement langagière des questions philosophiques ?

Le séminaire

Pourquoi la scène de confrontation a-t-elle duré dix minutes ?

L'organisation du séminaire est marquée par la personnalité de Wittgenstein depuis qu'il est arrivé à Cambridge. On l'a vu, c'est lui qui a imposé qu'il y ait un *chairman*. Il a pris le relais, après la très longue période de Moore à ce poste. Les caractéristiques du séminaire viennent de sa conception de la philosophie. Wittgenstein ne veut pas de bla-bla philosophique (le mot qu'il employait est : « *Geschwätz* »), des embarras de langage (en général, il ne lit pas d'ouvrage de philosophie : il préfère les romans policiers ou un livre de P.G. Wodehouse). Il estime qu'il faut s'en tenir à une énigme, une sorte de noeud de langage. Pour cela, un texte court est envoyé avant le séminaire. L'intervenant parle quelques minutes en faisant une courte série de remarques (« *a few opening remarks stating some philosophical puzzle* » dit l'invitation envoyée à Popper), et le débat est lancé. En réalité, la scène est invariablement la même. L'intervenant commence, et il est coupé au bout de quelques minutes par Wittgenstein. De toute façon, personne n'ose parler avant ce dernier. Il ne porte pas de cravate, une chemise blanche ouverte au col et une veste en tweed et les intervenants sont frappés par le fait que tous les étudiants en face d'eux sont vêtus de même. Wittgenstein parle et personne n'ose le contredire. Il a conscience du fait qu'il écrase les débats de sa présence, de son impatience, de ses questionnements, même quand il se tait pour réfléchir. Pour éviter de tuer toute discussion, deux mécanismes se sont mis en place. D'abord, quelques séminaires sont annoncés avec une étoile : elle signifie que la présence des professeurs en titre n'est pas souhaitée. Nul n'est dupe : c'est la présence d'un professeur particulier qui ne l'est pas. Cela dérange peu Wittgenstein qui, à cette époque, est usé par ce type de débats et ne tient pas particulièrement à y prendre part. Lui-même, ensuite, a pris l'habitude de quitter la salle au bout d'un moment pour laisser le débat se développer sans lui. Tout le monde le regrette : lorsqu'il est là, la discussion est brillante même s'il l'écrase ; dès qu'il quitte la salle, elle devient plus libre mais perd de son intérêt.

Le tisonnier, maintenant. Dans un de ses textes, Wittgenstein indique qu'il a l'habitude, quand il est énervé par une question qu'il n'arrive pas à résoudre, de frapper un arbre ou le sol de son stick. Et il réfléchit. En aucune façon, le geste ne peut aider en

quoi que ce soit, ou l'arbre ne peut être tenu pour responsable. Donc, ce qui compte est la similarité du geste avec un geste de punition. La simple similarité. Friedrich von Hayek raconte qu'il a assisté un jour à un séminaire en H3 dans les années 40. « Brusquement, Wittgenstein a bondi sur ses pieds, le tisonnier en main, au plus haut degré de l'indignation, et il a commencé à montrer combien la question en discussion était simple et évidente. Voir cet homme violent au milieu de la pièce agitant un tisonnier était certainement inquiétant et chacun avait envie de se réfugier dans un coin sûr de la salle. Franchement, mon impression, à l'époque, fut qu'il avait été frappé de folie. »

La mémoire défaillante de Karl Popper

Wittgenstein est arrivé au séminaire comme à son habitude. Popper était là pour en découdre avec sa bête noire, qu'il rencontrait pour la première fois et qu'il voulait écraser. Les assistants, habitués, ont vu une scène normale : l'intervenant a commencé, a été rapidement interrompu par Wittgenstein. Comme souvent, celui-ci s'est emparé du tisonnier. Il a parlé, puis il est sorti, comme à son habitude là encore.

La scène a été pourtant particulièrement violente du fait de la provocation de Popper. Ses notes indiquent qu'il a commencé en faisant référence à l'invitation. On m'a invité à présenter une énigme philosophique (« *puzzle* »), démarre-t-il. Il y a, dans cette invitation, une conception de la philosophie que je ne peux accepter. Le fait que l'on m'ait contraint ainsi est au coeur du sujet que je veux traiter. Wittgenstein est alors intervenu pour défendre le secrétaire du séminaire, responsable de l'intitulé de l'invitation, un de ses doctorants (ce dernier ne finira jamais sa thèse, écrasé, et retournera aux mathématiques). Mais Popper a anticipé la réaction. Il met sur la table une série de problèmes qu'il estime être des problèmes philosophiques. L'induction : Wittgenstein lui rétorque que la question relève de la logique. L'infini : Wittgenstein lui explique qu'il s'agit d'un problème mathématique, traité en tant que tel par Cantor, même si on peut ne pas être d'accord avec la solution technique qu'il en a donné. C'est au moment où il parle de causalité que Wittgenstein se saisit du tisonnier pour en faire un exemple (selon les souvenirs de Stephen Toulmin). Il semble alors qu'il y ait eu un court échange avec Russell. Il est probable que le vieux cambridgien a estimé que les bornes de la politesse avaient été franchies. Wittgenstein lui répond et quitte la salle.

Maintenant, a-t-il quitté la salle avant ou après la remarque de Popper sur le tisonnier ? Si c'est avant, Popper a-t-il menti délibérément ou non ?

Pour Popper, la scène est essentielle. Ses brouillons montrent qu'il a envisagé un temps de commencer son autobiographie par elle. Il était venu pour affronter et défaire Wittgenstein comme il aurait aimé le faire de Platon à Athènes. Mais ce qui s'est passé est étrange. Il a vécu la scène du tisonnier comme une menace. Puis il a vu partir Wittgenstein. Il ne connaît pas les habitudes de ce dernier. On peut supposer que sa mémoire va interpréter les choses comme ce qu'il souhaite intimement : sa victoire. Si Wittgenstein est sorti, c'est parce qu'il a quitté le terrain, s'avouant vaincu. Néanmoins, plusieurs indices introduisent un doute sur sa bonne foi.

Trois points sont à souligner.

D'une part, dans une oeuvre de Popper, on trouve la formule : « *Wittgenstein [...] when I saw him last, in 1946...* ». Cette formule est évidemment fautive puisque, on l'a vu, Popper n'a rencontré Wittgenstein qu'une fois. Celle du tisonnier. Comment Popper aurait-il pu se tromper sur ce point ?

D'autre part, Popper affirme qu'il ne connaissait que le Wittgenstein du *Tractatus* puisque Wittgenstein n'avait rien publié après. Ceci aussi apparaît bizarre : la formulation des notes de Popper semble indiquer en effet que c'est bien Wittgenstein seconde manière qui est visé en 1946, celui qui a rompu avec l'approche du *Tractatus* et estime que nous sommes prisonniers du langage, condamnés à nous faire des bosses en nous cognant sur ses limites.

Il y a enfin la correspondance avec Russell. Le lendemain du séminaire en effet, Popper adresse une lettre au vieux maître. Il lui explique combien il a apprécié l'après-midi passée avec lui, et cette opportunité qui lui a été offerte de coopérer avec lui, dans la soirée, au cours de la bataille avec Wittgenstein. Il le remercie de lui avoir conseillé de traiter le sujet qu'il a finalement traité. Il le remercie enfin de l'appui qu'il lui a apporté dans le débat, en parlant de Locke. Or, dans les archives Popper, les notes préparatoires du séminaire sont écrites sur du papier à en-tête de la LSE. Popper avait-il emporté avec lui ce papier ? Pourquoi pas. Mais comment aurait-il pu écrire entre le thé à Trinity, la *high table* à King's College, et le séminaire à 20h30 ? Il y a donc toute probabilité que le sujet ait été soigneusement choisi à l'avance et ne soit pas venu des conseils de Russell. On sait par ailleurs, que ce dernier avait proposé à Popper de le voir soit avant le séminaire, dans l'après-midi du 25, soit le lendemain matin. C'est Popper qui a choisi la première solution. Aucun élément ne permet de penser que Russell a prémédité un complot avec Popper contre Wittgenstein. Il est étrange que Popper, le lendemain du séminaire, fasse comme si le thème de son intervention lui avait été soufflé par Russell. Dans sa réponse, envoyée un mois plus tard, ce dernier se contente de dire : « Tout au long du débat, j'étais de votre côté, mais je n'y ai pas pris une large part parce que vous étiez parfaitement compétent pour mener votre propre combat ». Russell se dissocie de son correspondant, même s'il était sur le fond d'accord avec lui.

Si l'on me permet une remarque personnelle (le livre, étrangement, ne pousse pas jusque-là la discussion), j'ajouterais ceci. Les deux points fondamentaux m'apparaissent être les suivants. 1. Est-ce bien Wittgenstein qui a interpellé Popper par l'injonction : « Donnez-moi un principe (ou une règle) morale ? » La question portait apparemment sur la validité des principes moraux, exemple de problème philosophique selon Popper. Par rapport à ce que pensait Wittgenstein de l'éthique, et au moment du *Tractatus* et ensuite, cette injonction n'apparaît pas tellement dans l'esprit de Wittgenstein⁴. Si le cours de la discussion s'était poursuivi, Popper aurait dû proposer un principe moral. Qu'aurait alors répondu Wittgenstein ? Autant sur l'induction, la causalité, l'infini, les réponses étaient simples (Wittgenstein explique que ce sont des problèmes de logique ou de mathématique, pas des problèmes philosophiques), autant là, il entre dans sa conception du *puzzle*. Mais pourquoi y entrer par cette injonction-là ? Wittgenstein aime raisonner sur des exemples, c'est vrai. Néanmoins, l'interpellation semble étrange (des participants pensent que cette question n'a pas été posée par Wittgenstein, mais par un de ses élèves, après que ce dernier avait quitté la salle). 2. La réponse de Popper était-elle en mesure de déstabiliser Wittgenstein ? Cette déstabilisation pouvait être de deux types. Une déstabilisation intellectuelle, tout d'abord. Mais, le connaissant, on imagine mal Wittgenstein déstabilisé par une remarque de ce genre, surtout qu'il a longuement réfléchi à l'éthique. Une déstabilisation personnelle, éthique ? Par sa remarque, Popper indique que Wittgenstein a un comportement non-éthique. Sortir sans répondre équivaldrait alors à le reconnaître. Et reconnaître que la règle éthique est bien un problème philosophique, pas un problème de langage – puisque Wittgenstein ne répond pas ? On imagine mal une déstabilisation de ce genre⁵. Vinelott, qui assistait au séminaire a une autre interprétation.

Il convient de citer sa lettre en anglais : « *Wittgenstein was clearly annoyed at what he saw as an unduly frivolous remark and he left the room.* » Dans cette interprétation, les positions respectives de Popper et de Wittgenstein s'inversent : par sa sortie, Wittgenstein montre à Popper que, si à la question philosophique : « *Discutons de la validité des principes moraux à partir d'un exemple* », quelqu'un répond : « *Prenons comme exemple : Ne pas menacer un invité avec un tisonnier* », on peut arrêter là tout échange.

De toute façon, à un moment ou l'autre, Wittgenstein serait sorti. Que l'on pense qu'il est sorti avant la plaisanterie de Popper ou après n'a finalement pas tant d'importance (sauf pour Popper lui-même). Le seul commentaire qu'ait fait Wittgenstein, dans une note à un des étudiants et amis, Rush Rhees, semble le confirmer. Il y est question d'un « âne » (« *ass* »), le docteur Popper, venu de Londres, qui au cours d'un séminaire miteux (« *lousy meeting* »), a délivré un fatras blet (« *mushy rubbish* ») comme je n'en avais plus entendu depuis longtemps. Le mot âne viendrait d'un proverbe allemand : le boeuf et l'âne agissent avant de réfléchir.

Une semaine plus tard, l'invité du Moral Science Club était Austin, de Oxford, qui présentait une thèse originale sur les actes de langage performatifs. On pense que c'est lors de cette séance que Noel Annan assista à la scène suivante. Après une question de son collègue, Wittgenstein s'empara nerveusement du tisonnier et, au plus fort de son irritation, cria sèchement : « *Braithwaite, you are wrong.* »

Beaucoup ont cherché le tisonnier, en vain. Une rumeur dit que Braithwaite l'aurait fait disparaître pour le soustraire à la curiosité publique ■

Hervé Dumez

PREG — CNRS / École Polytechnique

1. C'est au cours d'un déjeuner, continuant la tradition de ceux qui nous réunissaient avec Jacques, que Bruce Kogut m'a signalé ce livre de journalisme philosophique — *Wittgenstein's Poker*. Ecco (HarperCollins), 2001, par David Emdonds & John Eidinow.
2. Alleegasse, 16. Il sera détruit lors de la Seconde Guerre mondiale. C'est l'un des palais les plus beaux de la Vienne de la fin du XIX^e siècle.
3. « Les pseudo-explications fantastiques de Freud (justement parce qu'elles sont pleines d'esprit) ont rendu un mauvais service. (N'importe quel âne dispose maintenant de ces images freudiennes pour « expliquer » avec leur aide les symptômes pathologiques). » - Ludwig Wittgenstein (1984) *Remarques mêlées*. Paris, Trans Europ-Repress.
4. Notamment « Conférence sur l'éthique » in Wittgenstein Ludwig (1992) *Leçons et conversations*. Paris, Gallimard-Folio, pp. 141-155. C'est la seule conférence que Wittgenstein ait jamais prononcée, elle date de 1929-1930. Dans une conversation avec Schlick tenue le lundi 30 décembre 1929, chez Schlick, Wittgenstein dit : « Donner du front contre les bornes du langage, c'est là l'éthique. Je tiens qu'il est vraiment important de mettre fin à tout le bavardage sur l'éthique, comme de se demander s'il y a une connaissance, s'il y a des valeurs, si le bien se laisse définir, etc. En éthique, on fait toujours l'essai de dire quelque chose, qui n'atteint pas l'essence de ce qui est en question et ne peut pas l'atteindre [...] Mais la tendance, l'affrontement, indique quelque chose ! » (idem, p. 156).
5. « [E]t un jour que je lui citais le mot de Goering : "Recht is das, was uns gefällt" (le droit, c'est notre bon plaisir), il me dit que "même cela est un type d'éthique". » Rush Rhees in Wittgenstein Ludwig (1992) *Leçons et conversations*. Paris, Gallimard-Folio, p. 173.